

T 566,11

Les Objets magiques

Trois frères au régiment dans les Chasseurs disent :

— Il faut *désalter* tous trois.

Ils partent. Bien loin, ils arrivent dans une vieille maison : une bonne femme seule ; demandent du pain.

— J'en ai *guée*.

Ils partagent.

— Eh bien ! ce châtaiu, là-bas ?

— On peut pas y habiter : ceux qui y entrent en sortent pas.

Ils soupent le soir, couchent, payent et s'en vont au château, le matin. Ils ne voient personne au château.

— Toi, disent-[ils] à l'aîné, monte la garde à la porte.

Entre onze heures, minuit, arrive une voiture, avec bruit. Il dit :

— Halte là ! On passe pas.

— Oh ! depuis quand ? Je viens visiter mon château.

— Non.

— Laisse-moi, je te donnerai un manteau qui te fera transporter où tu voudras.

— Oui, mais je te donne dix minutes et défense de toucher à mes deux frères !

Il les voit couchés, n'y touche pas.

— Mais je vous prendrai plus tard.

Il sort, repart.

[Le] lendemain soir, le cadet monte la garde. Même chose :

— Qui vive ? Halte-là ! On passe pas.

— C'est encore toi ?

— C'est moi !

— [Je te donnerai une] nappe. Déployée : goûter exquis, complet.

— Dix minutes ! Défense de toucher à mes deux frères !

Même chose.

— Je vous *penrai* plus tard.

[Le] lendemain, le plus jeune. Les deux aînés se disent : « Il faut pas dormir, il pourrait nous laisser prendre. »

Même chose.

— Qui vive ?

[.....]

— Non. Pas même dix minutes !

— [Je te donnerai une] petite boîte d'où tu feras sortir toutes les troupes que tu voudras.

— Entre alors pour dix minutes, mais défense [...].

Et pendant ce temps-là, il fait sortir des troupes de génie et fait faire une tranchée à la porte, fait braquer un peloton de soldats et quand il sort, [il est] fusillé. Il tombe mort dans le fossé. Il le recouvre de terre aussitôt. Les voilà débarrassés.

Ils restent dans le château, mais au bout de quelque temps, il faut partir.
— Car déserteurs, on pourrait [2] nous prendre.

En voyageant, y avait un roi avec une fille se vantant de faire détruire toute la jeunesse, [et qui] faisait venir des environs les jeunes gens pour se marier avec eux.

Ils apprennent ça. Le plus vieux arrive. [Elle lui] dit :

— Que savez-vous faire ?

— Avec mon manteau, transporter, etc.

— Bon ! j'aime ça.

Elle part dans une chambre ; il y avait une trappe où tous tombaient dans un souterrain. Ils mouraient de faim, là-dessous : dix mille, au moins. Il y tombe.

Ensuite, le deuxième.

— Que savez-vous faire ?

— [Avec ma] nappe, un dîner complet.

— Bon ! Ça me va. Entrez.

Même trappe.

Le plus jeune apprend ça aussi et dit :

— Voyons voir !

— Que savez-vous faire ?

— Mademoiselle, je sais garder les cochons.

— Bon ! C'est ce qu'il me faut. Entrez.

Elle le jette dans le trou.

Avec sa boîte, il appelle toutes ses troupes, [fait] ouvrir une tranchée. Et les autres, pas morts, sortaient.

Le roi arrive, lui dit :

— C'est toi ?

— Oui.

— Tu seras fusillé demain.

Le lendemain, il fait sortir une armée. Le roi [a] peur, lui demande [3] pardon.

— Rendez-moi d'abord le manteau, et la nappe, volés à mes frères par [votre] fille, ou je brûle le château !

Ils lui rendent ça et ensuite, il fait brûler le château, [donne le] canon.

Et ils vécurent heureux, le roi et sa fille tués.

Recueilli [à Montifaut, Cne de Murlin], s.d. auprès de Philis¹ s.a.i., [É.C. : Philippe Carroy né le 12/01/1862 à Murlin, journalier en 1881, bassecourier lors du mariage de sa sœur Caroline le 10/11/1890, chef d'exploitation en 1891, résidant à Montifaut, Cne de Murlin, puis à Donzy]. S. t. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Carrouée/2 (1-3).

Pas de marque de transcription de P. Delarue.

Rsumé par P. Delarue, CNM, p. 282.

Catalogue, II, n° 11, version D, p. 441.

¹ *Philis Carrouée.*